

Emma, 1906 «...ne m'oublie pas dans mes infortunes»

John Willis

Numéro 143, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

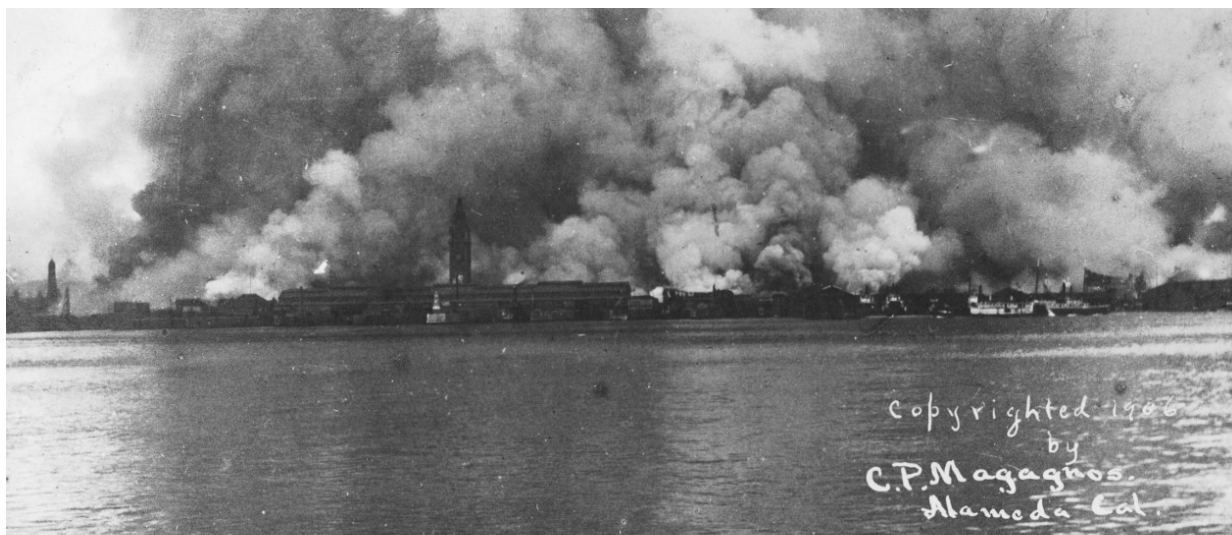
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (2020). Emma, 1906 : «...ne m'oublie pas dans mes infortunes». *Cap-aux-Diamants*, (143), 39–41.



Vue de San Francisco depuis l'Est (Oakland) lors des conflagrations causées par le tremblement de terre, 1906. (Oakland Museum of California, H26.643).

EMMA, 1906 :

« ... NE M'OUBLIE PAS DANS MES INFORTUNES »

Alcatraz : île rocailleuse qui émerge de la baie de San Francisco. Ainsi nommée en 1775 par l'officier espagnol Juan Manuel de Ayala en raison des pélicans qui fréquentent l'endroit (« alcatrazes », en espagnol ancien, désigne les pélicans). Lieu de repos pour les oiseaux de passage, comme le fameux « *birdman* » (prisonnier) d'Alcatraz Robert Stroud, qui y séjourne de 1942 à 1959. À seulement deux kilomètres de la rive, on dit que les prisonniers pouvaient sentir la nourriture chinoise préparée dans les cuisines de San Francisco. L'île sert de prison militaire américaine depuis 1861. On n'y érige la fameuse prison fédérale qu'en 1934. Des vire-capot de l'armée américaine y auraient été emprisonnés durant la guerre des Philippines (vers 1900). Le 19 avril 1906, 176 prisonniers civils arrivent de la juridiction de San Francisco pour une période temporaire. Le transfert se fait sous escorte, car la ville du Golden Gate a souffert la veille d'un terrible tremblement de terre. Emma Vachon (née Lamontagne), une fille de la Gaspésie, est témoin des événements. Elle est à sa manière un oiseau de passage, sorte de pierre roulante qui cherche depuis des années un emplacement, un abri et une famille pouvant la secourir.

L'aînée d'une famille de dix-neuf enfants, Emma est née en 1857. Son père, Théodore-Jean La-

montagne, rapporte Mario Mimeault dans sa fascinante étude *L'exode québécois, 1852-1925*, est un marchand de bois de Sainte-Anne-des-Monts, en Gaspésie, qui connaît du succès en affaires. Jeune fille de bonne famille, Emma devait représenter un bon parti pour un homme ambitieux comme Edouard Vachon. Ils se marient et, en 1876, déménagent dans le patelin de ce dernier à Rivière-Madeleine, toujours en Gaspésie. Edouard possède une entreprise forestière. Il s'avère que, malgré des qualités personnelles touchantes – de l'avis d'Emma, Edouard aime bien ses enfants –, Vachon n'est ni chanceux ni prolifique dans ses projets. L'entreprise de Rivière-Madeleine fait faillite en 1877. Le couple déménage sur la rive nord, aux Escoumins, pour diriger les moulins du père d'Emma, Théodore-Jean Lamontagne, mais en 1883, Edouard perd son emploi. Il ouvre un moulin près de la chute Montmorency, près de Québec, mais fait faillite l'année suivante et part en 1884 pour la jeune ville de Vancouver, sur la côte ouest du Canada. Emma, seule avec les enfants, déménage à Saint-Romuald. Elle ne rejoint Edouard à Vancouver qu'en 1886. Sur la côte ouest, le couple va de déception en déception : sa maison brûle, Edouard ne réussit pas à garder son emploi et il commence à boire. Il aurait été arrêté pour trafic de narcotiques (opium) vers 1888. Il part pour le



Citoyens de San Francisco à la recherche de souvenirs ou d'objets de valeur dans les débris à la suite du tremblement de terre. (U.S. National Archives, RG-46, Records of the U.S. Senate).

Klondike la même année pour faire de la prospection minière et la coupe de bois. Il y meurt, noyé, en 1904.

Emma est pratiquement mère célibataire à partir de 1888. Que peut-elle faire? Au début, elle fait un peu la navette entre Vancouver et Victoria. En 1893, elle décide de suivre sa tante Rebecca Roy en Californie (la mère d'Emma est une Roy). Rebecca habite Alameda, ville voisine d'Oakland. Emma compte sur elle pour faire l'éducation de ses filles. Il est possible qu'Emma ait choisi cet endroit en raison de la proximité de l'hôpital psychiatrique Agnews à Santa Clara. Elle y a placé sa fille Estelle, qui souffre de troubles mentaux. Les deux autres filles d'Emma vont prendre mari et s'établir en Californie : Juliette à Vallejo (au nord de Berkeley), Amélie à Los Gatos, près de San José (au sud de la baie). Chambreuse à Oakland, Emma aide Amélie et ses enfants. Elle prend ses repas chez sa fille, n'ayant pas les moyens de faire autrement. Le matin du 18 avril 1906, vers 5 h 13, Emma est chez elle, comme la plupart des citoyens d'Oakland, à peine réveillée. San Francisco, par contre, est une ville de couche-tard et de lève-tôt. Bon nombre de poêles et de foyers sont en marche 24 heures sur 24. Ceci explique la facilité avec laquelle les incendies se propagent dans cette ville. Et comme le note Emma, « le feu a fini ce que le tremblement de terre n'a pu faire ». Le feu cause presque autant de dommages à San Francisco que le tremblement de terre.

« Ça tremblait, ça tordait, berçait, tout à la fois. » Ces 46 secondes lui ont paru une éternité, écrit

Emma dans une lettre à son frère Georges datée du 22 avril. Les meubles les plus lourds ont glissé de plusieurs mètres contre le mur, l'eau a rebondi dans les bassins. Emma a juste eu le temps de se sauver dehors avant de voir tomber un grand clocher d'église près de chez elle. La terre a continué de trembler dans les 24 heures suivant la secousse initiale, dit-elle. Dans les faits, nous savons qu'il y a eu un deuxième choc, plus petit, celui-là, à San Francisco trois heures après le premier. Et la terre tremble sur l'heure du midi le 18 avril à Los Angeles, alors que des foules de curieux sont rassemblées devant les grands babillards pour lire les nou-

velles de San Francisco. Selon le U.S. Geological Survey, la grande secousse est ressentie sur une distance de 477 km depuis le sud de l'Oregon jusqu'au sud de la ville de Los Angeles. Emma relate que la terre a tremblé à Oakland, San José, Santa Clara, Monterey et Santa Cruz. La situation à San José, où l'université est en ruines et où une grande faille s'est ouverte pour être remplie d'eau, semble intéresser particulièrement Emma. Est-ce parce que sa fille Amélie habite près de là? Et elle peine à s'imaginer ce qui a pu arriver à sa fille Estelle à l'asile de Santa Clara, tout près de San José.

Oakland va connaître sa part de dommages. Plusieurs édifices tombent, l'eau est coupée durant des heures. Mais cela semble être pire ailleurs dans le district de la baie. À San Francisco, les feux brûlent durant des jours. Les photos d'époque montrent les citoyens qui observent l'implacable progression des flammes. Plus de la moitié des 400 000 habitants de la ville doivent dormir à la belle étoile. Emma relate qu'on a peur que s'installent des maladies comme la picote et la diphtérie. L'armée débarque à 8 h du matin; un vaisseau de la marine (*USS Chicago*) le lendemain. Les autorités militaires commandent des milliers de tentes pour les réfugiés, 200 000 rations et de l'équipement médical. À part pour les incendies et les feux de camp, la ville dort dans l'obscurité, le maire ayant exigé la fermeture du gaz et de l'électricité. De plus, il demande aux policiers et aux militaires de tirer sur les voleurs cherchant à profiter de toutes ces propriétés laissées à l'abandon; la force du tremblement a fracassé les vitres

des magasins. Les journaux du lendemain contiennent de publier les nouvelles. Trois de ceux-ci empruntent les presses de l'*Oakland Herald* afin de sortir un numéro spécial sur le désastre. En temps de crise, on laisse de côté les scrupules de concurrence. Emma a déjà envoyé des exemplaires de journaux à l'un de ses frères (Arthur) et se propose d'en faire autant pour Georges. Des journaux, il n'en manque pas : il se publie, dit-elle, des éditions du côté d'Oakland toutes les deux heures. L'implication des médias dans la crise a certainement dû amplifier l'atmosphère de peur et de panique.

À Oakland, la situation est moins précaire. C'est par milliers que les gens prennent le traversier pour se sauver des flammes de San Francisco, au point que la population de la ville double en 72 heures. Madame Tait (Amélie) se réfugie chez Emma avec son enfant (Georgia). Elle aurait passé la nuit sur les marches d'une maison, son enfant dans les bras. Après quoi, elle a marché sur les cendres durant quatre heures jusqu'au quai du traversier afin de prendre refuge chez sa mère à Oakland. Amélie s'inquiète pour son argent, déposé dans une banque. Il faudra attendre l'ouverture du coffre-fort de l'établissement pour le récupérer. Entre-temps, il ne lui reste que six dollars d'argent en poche.

Emma, pour sa part, n'est pas complètement rétablie de sa dysenterie. Elle se sent étourdie comme si la terre tremblait encore. Elle est nerveuse et essaie de se calmer. Elle trouve les nuits longues. Sans doute a-t-elle peur qu'il survienne d'autres chocs. Cependant, elle n'a pas perdu la raison. Elle est déterminée à quitter la Californie, « ne voulant plus jamais demeurer par ici ». Amélie peut rester plus longtemps afin de régler ses affaires, mais Emma veut partir tout de suite. Elle télégraphie à une connaissance à Vancouver, le docteur Langis, pour lui demander une aide financière. Rappelons que les communications télégraphiques à San Francisco sont soit interrompues soit difficiles. La ligne sous le Pacifique est encore en fonction. L'armée installe une centrale télégraphique temporaire dans l'édifice du traversier, le Ferry Terminal Building. Il existe également un poste de télégraphie sans fil dans les alentours. Emma se propose d'aller vivre chez son fils Edgar Vachon à Vancouver, même si celui-ci ne gagne pas un gros salaire. Elle aurait écrit auparavant à son frère Arthur afin de lui demander un billet de voyage. Dans sa lettre à

Georges, elle le prie de ne pas l'oublier dans sa misère. Elle lui donne une adresse précise rue Pender, à Vancouver, chez sa tante Desormiers, où il peut envoyer un mandat-poste. Emma ne se gêne pas pour demander de l'argent à sa famille. Elle ajoute que « le manque de moyens [la] force à partir ». Et c'est ce qu'elle va faire.

Emma retourne vivre chez Edgar à Vancouver. Elle y demeure jusqu'à son décès en 1940. Elle gère le foyer d'Edgar en compagnie de ses deux filles (Juliette et Amélie), qui viennent les rejoindre de la Californie. En 1906, Emma n'est pas la seule à vouloir quitter la région de San Francisco. C'est par dizaines de milliers que les gens se sauvent. Pour Emma comme pour d'autres, le désastre de 1906 constitue un facteur répulsif de première importance. Les années de pérégrinations – elle aurait changé d'adresse douze fois entre 1884 et 1906 – où cette femme itinérante, tel un papillon cherchant la bonne fleur, aboutit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses enfants ou des membres de sa parenté sont révolues. Ainsi, la Californie ne fut pas toujours la terre promise de l'espérance pour les gens en mouvement. Et certainement pas pour les personnages du romancier John Steinbeck, qu'ils soient Mexicains vivant dans des abris de fortune ou pauvres blancs fuyant la dépression. Tout au plus, cet État de la côte Ouest peut-il servir de station de parcours, le temps de deux, trois, ou peut-être quatre générations. Qui sait ce que l'avenir réserve aux descendants d'Emma, et à nous?

John Willis, historien, Notre-Dame-du-Portage

Références :

Mario Mimeault. *L'exode québécois, 1852-1925. Correspondance d'une famille dispersée en Amérique*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 452 p.

Musée de la Gaspésie, P 32, Fonds de la famille Lamontagne, boîte 13, *Emma Vachon à Georges Lamontagne*, 22 avril 1906. (Je remercie vivement Mario Mimeault de m'avoir communiqué un exemplaire complet de la lettre.)

Les musées de la ville de San Francisco et de la ville d'Oakland disposent de sites Web fort intéressants sur le tremblement de terre de 1906.